

«Je suis en guerre contre la jet-set des experts»

Beat Richner a sauvé des centaines de milliers d'enfants. Les Cambodgiens le considèrent comme un bouddha. Il a raconté à Jean-A. Luque l'aventure de Kantha Bopha. Entre espoirs et colère.

Accompagné de son fidèle violoncelle et armé de sa seule détermination, Beat Richner fait des miracles. A 62 ans, ce Zurichois, pédiatre de formation, a accompli un travail titanesque dans un des pays les plus pauvres de la planète. Au Cambodge, terre exsangue, minée par le génocide Khmer rouge, ravagée par la misère et la corruption, le modeste médecin a sorti de terre Kantha Bopha et mis sur pied un système de santé efficace, moderne et surtout gratuit.

Si Beat Richner est l'architecte de cette création unique; le moteur et le carburant de ces soins hôrs pair, ce sont les donateurs: des petites gens, des modestes, des très riches ou des célèbres. Peu importe. Chacun peut contribuer à sauver des enfants et des mamans. Pour vous en convaincre, Beat Richner se livre ici sans secrets...

Kantha Bopha, c'est quoi exactement ?

Très concrètement, ce sont cinq hôpitaux pédiatriques et une maternité. Près de 1700 enfants hospitalisés quotidiennement, dont 80% d'entre eux n'auraient aucune chance de survie autrement.

Chaque jour, ce sont soixante opérations chirurgicales, 3000 consultations, 3000 vaccins, 50 accouchements dont la transmission du virus HIV de la mère à enfant a été évitée, grâce à des césariennes et des traitements antiviraux.

Sans Kantha Bopha, 80'000 enfants cambodgiens mourraient chaque année dans un terrible génocide passif.

Comment vous, pédiatre suisse, violoncelliste à vos heures, un peu clown, avez débarqué au Cambodge ?

Par hasard. En 1974, la Croix-Rouge suisse cherchait un volontaire pour aller travailler à l'hôpital Kantha Bopha de Phnom Penh. Je n'étais pas marié, n'avais pas d'enfant, ils se sont donc adressés à moi. Et puis, le 1er janvier 1975, les Khmers rouges sont passés à l'offensive. Mi-avril, la capitale était évacuée.

J'ai été le dernier à quitter l'hôpital; c'est moi qui ai fermé la porte. J'ai gardé la clef dans ma poche pendant deux ans. Je suis reparti travailler à Zurich, mais j'avais sans doute une forme de mauvaise conscience. Nous étions au courant que Pol Pot avait liqui-

dé toute l'élite cambodgienne. Sur 963 médecins exerçant en 1975, moins de cinquante ont survécu.

Et votre retour pour remettre en route Kantha Bopha ?

En 1991, lorsque les Accords de paix ont été signés, j'ai rencontré le roi Norodom Sihanouk qui m'a demandé de restaurer Kantha Bopha. J'ai hésité. Je ne connaissais que trop les dangers de la corruption.

La corruption, c'est la plus grave maladie pour les gens pauvres. Ce sont des mères qui meurent, parce qu'elles n'ont pas d'argent pour payer une avance à un médecin. Les frais médicaux sont la principale cause de ruine des paysans cambodgiens. En effet, 80% d'entre eux empruntent de l'argent, en gageant leur terrain quand ils doivent consulter un médecin.

J'en suis fier, à Kantha Bopha, tous les soins sont gratuits. Aucun patient ne paie. Et ils sont soignés avec des standards dignes de l'Europe ou des Etats-Unis. De plus, nous n'avons pas de corruption.

Quel est votre secret pour combattre cette corruption ?

C'est un combat et une surveillance de chaque instant. Cela